

des couleurs sont peut-être ainsi l'ultime avatar de cette volonté qu'avaient manifestée les Renaissants de faire de la pratique de l'art une connaissance du monde.

Tout cela serait fini. *Homo faber*, *Homo sapiens* : en quelques siècles, l'artiste occidental avait comme reproduit l'évolution de l'humanité. L'humanisme mort, on attendait bien sûr autre chose et c'est Huizinga, on s'en souvient, qui, il y a peu d'années, introduisait le concept d'*Homo ludens*. Qu'il pût s'incarner en matière d'art, on n'en doutait pas. Nous y sommes. C'est arrivé. La seconde mutation vient de se faire. Il y aurait désormais autant de différence entre l'art de ces dernières années et celui qui se fait aujourd'hui qu'il y en eut entre l'art des derniers peintres médiévaux et celui des premiers Renaissants. De l'artisanat et de la science, la rupture avait été totale. Et totale, voudrait-on nous faire croire, celle de la science et du jeu.

Le tableau disparaît donc (les toiles qui restent là, accrochées aux cimaises, sont en général si mauvaises qu'on ne peut croire qu'elles aient été choisies autrement que pour servir de repoussoirs, que pour vous persuader un peu plus que), le tableau disparaît donc. Apparait l'objet. L'objet qui crépite, râle, tambourine, éructe, vrombit, halète. Ou bien encore l'objet qui brille, reluit, étincelle, fulgure, scintille, brasille, phosphore. Ou bien l'objet qui se gonfle, s'érige, s'affaisse, tressaille, se hérissé, se lisse, se liquéfie ou se vaporise...

Et voici Merleau-Ponty à son tour renvoyé du côté des humanistes perdus, qui écrivait jadis : « La science manipule les choses... L'art les habite¹. » Car on comprend bien, tout est là pour vous le prouver, que c'est l'art maintenant qui manipule les choses et renonce à les habiter. Cela doit se payer, bien sûr. Du sentiment confus d'une dépossession sans doute. On ne peut pas se spécialiser, comme tel ou tel technicien en nouveaux matériaux de synthèse, dans le lisse, l'embouti et le luisant ou bien, au contraire, le villeux, le griffu ou le grenu sans éprouver qu'on y perd quelque chose d'essentiel. La capacité de vivre dans l'intimité des choses, dans la profondeur des êtres, justement, c'est-à-dire la liberté d'occuper, d'habiter le temps. Car il n'est plus là qu'occupation de l'espace, manifestation goulue de

1. *L'Œil et l'Esprit*.

« l'avoir » : un art de surface, une vie d'extériorité. C'est, en quelque sorte, une expulsion. Suivie d'un impérialisme tout infantile, irritant et vain. De là, chez ces jeunes artistes, ce besoin touchant qu'ils éprouvent tous à imaginer dans leurs travaux d'équipe des « environnements », à recréer des enceintes quasi matricielles où lumière, chaleur et mouvement recréeraient ces liens perdus avec l'intériorité.

Mais il y a plus grave, au fond, que ce que l'on voit à cette Biennale. Il y a qu'elle semble consacrer la démission de tous ceux qui avaient jusque-là pour métier de connaître, faire connaître et défendre l'art contemporain. C'est ainsi que muséographes, conservateurs et historiens d'art, reconnaissant en quelque sorte leur impuissance, ont laissé le champ libre, dans les jurys de sélection, à une Haute Cour de critiques d'art et de journalistes dont les théories esthétiques, abondamment étalées dans les notices du catalogue, offrent le plus savoureux mélange d'ignorance et de cuistrerie.

Il y a également que l'ouverture de cette V^e Biennale a coïncidé, par un hasard malin, avec la signature du décret qui transforme, de l'autre côté de cette Foire aux illusions, le Musée National d'Art Moderne en une sorte de conservatoire, lui retirant ce qui aurait dû continuer d'être son but principal : l'acquisition et la présentation d'œuvres d'art contemporaines.

Ainsi cette mutation dont je parlais se voit-elle, en quelque sorte, officiellement reconnue. « L'Art moderne », en tant que séquence de l'histoire de l'art, se serait achevé avec, disons Bissière, Giacometti, de Staël et quelques autres. Et ce serait son tour d'entrer au Louvre, de finir dans ces mausolées de la Culture que sont nos Musées. Celui de l'avenue Wilson continuera donc d'être cette forteresse de l'art moderne, défendu par ses hauts murs sinistres et par ses portes de bronze aussi rebutantes à franchir, dans leur appareil et leur laideur, que peuvent l'être les concours de nos Universités. Continuera donc d'incarner une conception de la culture qui n'a pas varié depuis Jules Ferry : sévère et grillagée. De l'autre côté, pour compenser, on peut imaginer que les *mass media* continueront de nous imposer, de l'art qui se fait à présent, la vision la plus douteuse. Ainsi la rupture sera-t-elle consommée entre une caste de